

Gail Parent

Sheila Levine est morte et elle vit à New-York

Pierre E. Brodin

Volume 16, Number 1 (91), January–February 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brodin, P. E. (1974). Gail Parent : *Sheila Levine est morte et elle vit à New-York*. *Liberté*, 16(1), 106–113.

La littérature américaine

GAIL PARENT

SHEILA LEVINE EST MORTE ET ELLE VIT Á NEW-YORK

Auteur de plusieurs excellents scripts et scénarios de comédies écrits pour le cinéma et la télévision, Gail Parent a d'abord été connue et appréciée à Hollywood. Avec *Sheila Levine est morte et elle vit à New-York*, publié en 1972 (et traduit en français peu de temps après), cette jeune femme d'une trentaine d'années est entrée dans la *littérature* proprement dite et a pris rang parmi les meilleures romancières de sa génération.

L'ouvrage, écrit avec verve, sur un ton d'impertinence ironique, est extrêmement amusant et plusieurs critiques ont proclamé que c'était le roman le plus drôle de l'année 1972-73. Le sujet, pourtant, en apparence, ne prête pas à sourire, puisqu'il s'agit du récit-confession d'une femme qui va se suicider. Mais ce suicide et cette désespérée ne sont pas du modèle courant. Si Sheila Levine, une aimable israélite new-yorkaise, a décidé de se donner la mort, c'est parce que, malgré dix ans d'efforts, elle n'a pas réussi à se marier.

Au début de l'« exposé des motifs », qu'elle adresse à ses parents, elle recense les causes générales de son désespoir, qui sont d'ordre statistique ou scientifique :

— en premier lieu, il naît, dit-elle, « 103 bébés filles pour 100 bébés garçons » ;

— secondo, « les garçons juifs veulent épouser des aryennes » ;

— tertio, « les filles aryennes veulent épouser des israélites parce que leurs mères leur ont assuré que les Juifs faisaient de bons époux, étaient généralement fidèles » et payaient à leurs femmes des bonnes et des femmes de ménage ;

— quarto, la mode de l'homosexualité « a fait perdre plus de garçons juifs au pays que n'importe quelle grande guerre » (ici, bien entendu, nous entrons dans le domaine de la satire, de la fantaisie et du paradoxe) ;

— cinquièmement, « il y a plus de garçons que de filles, aujourd'hui, qui pensent que le mariage est une institution périmée ».

Sheila Levine est née dans une bonne famille de petite bourgeoisie israélite de Franklin Square, dans le Long Island. Elle a reçu une bonne éducation bourgeoise et été « programmée » par ses parents en vue d'un mariage aussi rapide que possible : dans les familles juives, où les petites filles répètent avec leurs poupées leur futur rôle de mères, on se marie jeune, de préférence, au sortir du *collège*. Mrs. Levine et son mari espèrent bien que leurs deux filles seront mariées et mères de famille avant qu'elles ne deviennent électrices.

Sheila, cependant, n'est pas très douée pour le mariage. Elle a le nez un peu trop long et aurait besoin de le faire arranger, comme cela se fait dans les meilleures familles, par un chirurgien esthétique. D'autre part, elle est un peu trop forte et n'arrive pas à maintenir sa ligne. Sa mère l'a trop bien nourrie quand elle était enfant, et, depuis cette époque, elle a toujours pesé quelques kilos de trop.

Très vite, Sheila Levine constatera — comme bien d'autres personnes de son sexe, qui ne sont pas nécessairement israélites, américaines ou un peu trop fortes — qu'il y a les filles qui « sortent », celles qui ont un « je ne sais quoi » qui attire

les hommes, celles qui sont « populaires », et celles qui ne « sortent » pas et qui, pour se consoler, dévorent pizza sur pizza en attendant le retour des copines. Et plus elle sera seule, plus Sheila mangera de pizzas et de crèmes et plus elle engraissera. Comme elle le dira elle-même plus tard, « plus je suis seule, plus je grossis, et plus je grossis, plus je suis seule... » C'est un cercle vicieux et cela ne simplifie pas le problème numéro un de Sheila, qui est de trouver un homme disposé à l'épouser et de satisfaire ainsi aux vœux les plus chers de ses parents, qu'elle aime bien et qu'elle souffre de voir désappointés et malheureux à cause d'elle.

A l'Université de Syracuse, où elle s'est fait inscrire après avoir obtenu son diplôme de *high-school*, Sheila commence des études théâtrales. Elle espère rencontrer sur les plateaux une âme soeur, mais elle ne réussira, après beaucoup de tentatives infructueuses, qu'à intéresser un étudiant peu attrayant, qui, au cours d'un week-end avec un autre couple, lui fera perdre sa virginité et disparaîtra ensuite complètement de sa vie.

A l'Université de New-York où elle continue sa carrière d'étudiante, c'est à peu près la même histoire, avec cette nuance que les deux hommes avec qui elle sera le plus souvent en contact et qu'elle aimera bien, tous les deux, un professeur et un étudiant, s'intéressent l'un à l'autre plus qu'à elle.

Après avoir conquis un dérisoire parchemin de bachelière en art dramatique, Sheila voudrait trouver du travail dans « quelque chose de créatif ». Elle s'inscrit à plusieurs agences de placement, mais chaque démarche aboutit à une nouvelle frustration. Finalement, elle accepte un poste de secrétaire qui lui a été procuré grâce aux relations d'une amie d'une amie d'une parente de la famille Levine.

Voilà donc Sheila devenue « indépendante », installée avec son amie Linda et la petite actrice Kate dans un minuscule appartement, assez inconfortable d'un quartier « bohème » de New-York et « offerte » sur le « marché » new-yorkais, parmi des millions de filles en quête d'un mari. L'une des premières manifestations de sa nouvelle « indépendance » est

d'organiser une *party*, une grande réception à laquelle seront invités quelques collègues du bureau, mais surtout tous les jeunes gens avec qui Sheila et Linda ont engagé une conversation quelconque, au cours des dernières semaines. La « party » est un échec complet : aucun des hommes qui acceptent de venir à la « soirée » n'a la moindre intention de se marier : on danse un peu, on boit, on fait du bruit avec le gramophone (ce qui provoque des plaintes des voisins et la visite de deux agents de police) ; certains couples s'isolent ou disparaissent, Linda et Kate s'amuse un peu, mais Sheila a passé une bonne partie de son temps à vider les cendriers et à courir à la cuisine.

Les parents de Sheila sont très tristes et la jeune femme ne sait plus très bien comment sauver la face. Elle trouve finalement un jeune Israélite à peine présentable, Normand Berkovitz, un petit instituteur laid, myope, timide, mal habillé, et le présente à Mr. et Mrs. Levine. Ceux-ci sont, provisoirement, rassurés. Mais Norman, malgré les encouragements actifs prodigués par Sheila, ne prononcera jamais le mot de mariage : il n'a pas la vocation, — et cela vaut peut-être mieux pour Sheila.

Il y a pourtant des « grands moyens » qui ont fait leurs preuves : le voyage en Europe, par exemple. Sheila et Linda décident d'aller passer leurs brèves vacances d'été — quinze jours en tout — à Londres, Paris et Rome.

Dans l'avion « charter » qui les emmène au-dessus de l'Atlantique, les jeunes femmes rencontrent Charles, un étudiant américain qui pourrait être un parti pour Sheila, mais qui est rapidement attiré par Linda et ne fait nulle attention à Sheila. Celle-ci se retrouvera à peu près seule pour visiter les musées :

... « Dois-je vous dire que Linda et Charles firent Londres ensemble nuit et jour dans les bras l'un de l'autre... Et dois-je vous dire que j'ai vu la Tour de Londres, le Palais Royal, le Parlement, Soho, Piccadilly Circus, etc., etc., etc., par moi-même, seule, dans une tournée en autocar ? Dois-je vous dire que j'ai dans mes photos un nombre considérable d'étrangers ? »

Linda de son côté, réussit à se faire « sortir », mais elle est un peu trop exigeante et ne formera pas d'attachements durables.

Sheila accepterait volontiers de prendre un des « laissés pour compte » de Linda, une fois que celle-ci les a rejetés, mais il ne vient à l'idée d'aucun d'entre eux de se consoler des caprices de Linda avec la meilleure amie de celle-ci.

Sheila ne renoncera pas aisément à l'un de ces « laissés pour compte », un beau garçon nommé Ivan, riche par surcroît. Elle s'arrangera pour le rencontrer — accidentellement —, elle l'invitera à venir goûter chez elle des *lasagni* ou un *filet mignon* qu'elle préparerait tout spécialement pour lui. Mais Ivan ne se laisse pas tenter. Il est probable qu'il n'aime ni les femmes un peu fortes ni celles qui se jettent à son cou.

Par Kate, l'actrice, Sheila trouvera les milieux théâtraux qu'elle ambitionnait de fréquenter quand elle était étudiante. Elle assiste à des premières de pièces d'avant-garde, toujours avec l'espoir d'y trouver chaussure à son pied. Peine perdue. Kate par contre a conquis de haute lutte son metteur en scène, et quitte l'appartement de Greenwich Village pour emménager avec le monsieur. Sheila et Linda la remplacent par Charlotte Whooper, une demoiselle qui n'était, malheureusement, « ni coopérative, ni courtoise. Elle payait sa part de loyer en retard, elle faisait des appels téléphoniques « longue distance » qu'elle refusait ensuite de rembourser et elle amenait des amis coucher dans l'appartement. « Oui, Miss Whooper amenait ses soupirants à la maison avec elle, elle les faisait entrer dans sa chambre — c'est-à-dire dans *notre* chambre — et elle y faisait l'amour. Elle le faisait souvent et longtemps. Et nous passions de longues soirées sur le sofa à attendre que Made-moiselle et ses invités aient terminé leurs ébats... » Il fallut se débarrasser de Miss Whooper.

Sheila et Linda déménagent, prennent un appartement dans un autre quartier. Mais cela ne résout pas le problème de Sheila. Celle-ci, inlassable, va pourtant explorer les avenues les plus diverses : les *meetings* politiques, le sport, les relations d'été. Pendant l'hiver elle part faire du ski pendant les week-ends ; pendant l'été, elle loue — avec sept autres personnes —

une villa au bord de la mer, à *Fire Island*. Elle y rencontre quelques personnes plus ou moins sympathiques, mais toujours pas de fiancé. De *Fire Island*, elle ne rapportera que l'affection embarrassante d'Agatha, une jeune personne intelligente, cultivée et charmante, mais pour qui les hommes n'ont aucun attrait (et qui, néanmoins, désespérée de ne pouvoir vivre avec Linda se marie, elle, avec un Monsieur très bien). Il faut dire que Sheila est une jeune personne absolument *normale* et qu'elle éprouve une répugnance totale à l'égard des femmes qui ne s'intéressent qu'aux femmes.

Les années s'écourent et Sheila, plusieurs fois, changera de coiffure, de vêtements, de relations, de stratégie, de profession (elle passe du secrétariat à l'enseignement). Elle essaie de maigrir, prend plusieurs variétés de pilules, va voir un docteur spécialiste. Tout cela en vain.

La jeune femme est encore plus frustrée quand elle apprend que sa soeur cadette, Melissa, est fiancée.

... « Melissa épousait un jeune Juif de tout premier ordre. Gentil garçon, gentils parents, gentille physionomie. Melissa serait Mrs. Richard Hinckle. Richard avait de l'argent, allait s'occuper d'une agence immobilière. Ses parents, qui habitaient Long Island, avaient fait un cadeau de fiançailles de mille dollars. C'était vraiment très bien. Sheila serait demoiselle d'honneur. »

Sheila se serait bien passée d'être demoiselle d'honneur. En fait, elle aurait bien voulu ne pas assister au mariage. Mais, dans les bonnes familles, on a des manières et il y a des choses qu'on n'est pas censé faire. On ne peut pas ne pas assister au mariage de sa soeur. Le mariage a lieu et c'est une « petite cérémonie intime » parce que l'oncle de la mariée vient de mourir : au lieu de trois cents personnes au temple, on n'en invite que soixante dans le bureau du rabbin. Après le mariage, Sheila se réfugie dans sa chambre d'enfant et y pleure toutes les larmes de son corps.

Arrivée à la trentaine, Sheila est maintenant sans espoir et c'est pourquoi elle prend la décision de se tuer. L'événement aura lieu le 3 juillet. Pourquoi cette date ? Parce que

c'est la veille du 4 juillet, fête de l'Indépendance, et jour où elle sera enterrée.

Elle prépare donc — soigneusement — son suicide et son enterrement. Elle se rend au cimetière juif de Rossman's pour acheter une concession. Elle finira par en acheter deux, jumelles, car Rossman's, en principe, ne prend pas de célibataires et ne vend qu'à des couples.

Sheila fait son testament, pathétique et dérisoire. Elle lègue à ses parents son appareil de télévision et le récit-confession que nous venons de lire. « Il ne faut pas qu'ils se sentent coupables... »

« A ma camarade de chambre, Linda Minsk, je lègue mon écharpe de Christian Dior, mon parfum de Pucci, mes slacks de Rudi (que je n'ai jamais portés parce qu'ils n'ont jamais été à ma taille)

« A Barbara Streisand, mon miroir, parce que, elle non plus, ne s'est pas fait arranger le nez.

« A Norman Berkovitz, le salopard, mon portrait... et mes factures impayées.

« A Melissa Hinckle, ma soeur mariée, mes livres sur la psychologie infantine, pour qu'elle ne traumatise pas le *psyché* de sa fille... »

« A Will Fisher, rien. Je lui ai donné ma virginité, et je pense que ça suffit comme legs... »

« Au Mouvement de Libération Féminine, je lègue une somme de cent dollars avec l'espoir qu'elle sera utilisée pour qu'on crée un monde où une fille pourra être célibataire *et* heureuse... »

Sheila va voir également le rabbin Stine, et lui demande de prononcer quelques mots à l'enterrement. « Il dira combien il est regrettable qu'une jeune personne ressente le besoin d'être mariée et que nous devrions bien enseigner à nos filles d'être des êtres humains aussi bien que des épouses. Il dira aussi que tous les membres de l'assistance sont responsables de ma mort. Ce sera très dramatique. »

Sheila prépare également l'article nécrologique qui passera dans le *New York Times* :

« Décédée. Sheila Levine, 31 ans. Diplômée de la Section des Beaux-Arts de New York University. A été secrétaire de M. Frank Holland, puis institutrice à l'école publique 71. Est morte parce qu'elle n'était pas mariée. Son père et sa mère lui survivent. »

Une photographie, bien entendu choisie par Sheila, accompagnera l'article en question.

Entre-temps, Sheila a trouvé un homme qui faisait bien l'amour et qui lui a donné ses premiers *orgasmes*. Mais cet Harold Feinberg, divorcé, drogué, instable, n'a pas envie de se remarier, ni même de vivre avec Sheila. C'est, comme les autres, un mufle. Tout ce qu'il veut bien faire pour elle, c'est de lui procurer les pilules nécessaires pour le suicide. Mais comme il est invité à passer le week-end du 4 juillet chez des amis chics de East Hampton, il n'a pas la moindre intention d'aller à l'enterrement et il ne cache pas son projet à Sheila. Celle-ci décide de le rayer de son testament, ce qui, pour elle, sera une satisfaction en somme assez négative.

Le 3 juillet, Sheila avale ses pilules et, vêtue de sous-vêtements neufs et d'une robe spécialement achetée pour l'occasion (la « robe du suicide »), attend calmement la mort. Mais les pilules de Harold vont se révéler inefficaces et réussissent seulement à plonger Sheila dans un long sommeil. Comme elle ne répondait pas au téléphone, on enfonce la porte de son appartement et on emmène la jeune femme à l'hôpital. Après un lavage d'estomac, elle retrouvera le goût de vivre auprès des jeunes internes qui s'affairent autour d'elle.

Elle continuera à charcher l'oiseau rare :

... « Vous voulez savoir quelque chose. Ecouter, Maman, Papa, et vous le Rabbin. Ecoutez-moi. Je ne veux pas mourir. Je veux sortir avec un homme. Et j'espère que quelqu'un aura eu l'idée de faire arranger la porte de l'appartement... »

Ainsi s'achève ce récit souvent caricatural, parfois vulgaire, mais hautement comique, dans lequel l'auteur, tout en se moquant de son héroïne, ne peut s'empêcher d'éprouver pour elle une certaine pitié et de communiquer sa sympathie au lecteur.